

# À Auguste Supersac

Auguste, mon très bon, qui toujours as fléchi  
Pour les yeux en amande,  
Sais-tu qu'hier matin j'ai beaucoup réfléchi  
Et que je me demande

Pourquoi décidément ce monde où nous rions  
A tant de choses sombres,  
Et pourquoi Dieu n'a mis que de faibles rayons  
Dans un océan d'ombres ?

Pourquoi les champs, les prés, les montagnes, les cieux,  
Les forêts, les prairies,  
Ne sont pas tout soleil, comme ces vases bleus  
Pleins de chinoiseries ?

Pourquoi près de l'éloge, ô mon alter ego !  
Rampe la diatribe,  
Près du Musset charmant et du Victor Hugo  
Le Bourgeois et le Scribe ?

Pourquoi la belle femme incessamment voudra  
Être le lot d'un pleutre,  
Et pourquoi nous allons étonner Sumatra  
Par nos chapeaux de feutre ?

Pourquoi de la cithare et du haut brodequin

Le trépas se combine,  
Et pourquoi c'est toujours ce vieux fat d'Arlequin  
Dont s'éprend Colombine ?

Pourquoi nous achetons avec un vrai transport  
Tant de meubles rocaille,  
Et pourquoi dans le lit, lorsque l'Amour s'endort,  
La Satiété bâille ?

Pourquoi tout ce qui brille est, excepté l'argent,  
Un bagage inutile ?  
Pourquoi rampe toujours au fond du lac changeant  
Quelque hideux reptile ?

Quand on aurait pu faire un monde jeune et beau  
Plein de choses sans voiles,  
Où tout serait zéphyr, où tout serait flambeau  
Et pensives étoiles !

Où sur des fleuves d'or et sur l'azur sans fin  
Des eaux mélancoliques,  
On aurait à son gré l'épaule d'un dauphin  
Pour voitures publiques !

Où, comme telle Agnès avec un seul jupon  
Notre terre étant plate,  
On verrait d'ici luire au pays du Japon  
Une fleur écarlate !

Comme on retrancherait le chemin du tombeau,

Ce chemin où nous sommes,  
Et qu'en ce pays-là chacun serait très beau,  
Les femmes et les hommes,

L'Enfant Amour saurait à l'âme de chacun  
Souffler ses folles gammes,  
Et viendrait caresser d'un céleste parfum  
Les hommes et les femmes.

Au lieu de nos brigands dont le flâneur risqua  
De subir les principes,  
Les routes n'auraient plus que des fleurs d'angsoka  
Et de larges tulipes.

On y verrait courir sous leurs diamants lourds,  
Et pleines de folie,  
En souliers de satin, en robes de velours,  
Rosalinde et Célie.

Nous serions leurs amants et leurs amphitryons,  
Et pour nos équipages,  
Nous autres Orlando, nous les habillerions  
En casaques de pages.

Alors elles iraient, en pourpoint mi-parti,  
Chercher des coupes pleines  
De ce nectar divin, le Lacryma-Christi,  
Qui coulerait aux plaines.

Et comme elles seraient notre ange, notre amour

Et notre page rose,  
Elles nous serviraient de compagnons le jour,  
Et la nuit d'autre chose.

Ou bien elles auraient des arcs et des carquois  
En chasseurs d'alouettes,  
Nous diraient des chansons, rouleraient de leurs doigts  
Nos molles cigarettes,

Avec la soie et l'or feraient pour les amants  
De merveilleuses trames,  
Déchireraient en bloc nos vers et nos romans  
Et brûleraient nos drames.

J'oubliais de te dire, à ce qu'il me paraît,  
Une chose importante !  
Comme ici-bas, chacun, où bon lui semblerait,  
Pourrait planter sa tente,

Et libre d'être gueux et de tenir son rang  
Sous la tiède atmosphère,  
Sans écrire de prose et sans verser de sang  
Y vivre à ne rien faire,

Tous les gens que la Mort a mis sur les genoux  
Et couverts de son aile  
Pourraient se réveiller pour goûter avec nous  
Cette vie éternelle.

Alors, observateurs, refaisant un travail

D'époques espacées,  
Nous pourrions ce jour-là choisir dans le sérail  
Des nations passées ;

Faire avec Cléopâtre, ange, femme et bourreau,  
Un gueuleton insigne,  
Et, comme Léander, aller chercher Héro  
En nageant comme un cygne ;

Courtiser Messaline, infante aux sens troublés,  
Très belle, quoi qu'on fasse,  
Ou Camille, aux bras nus, qui courait sur les blés  
Sans courber leur surface ;

Avoir Ève, Judith, Phèdre, Hélène, Thisbé,  
Suzanne, ce prodige,  
Marion, cette fange où l'or pur est tombé,  
Toi, Vénus Callipyge !

Il me semble que tout serait rare et profond  
Dans cette fête énorme,  
Et qu'on y trouverait son compte pour le fond  
Autant que pour la forme.

Pourquoi partout le mal vient-il donc à son tour ?  
Près du berceau la tombe,  
Le bourbier près du flot de cristal, le vautour  
Auprès de la colombe ?

Pourquoi l'abîme creux sous le gazon des champs,

Dont nos âmes sont aises ?

Pourquoi sous les beaux yeux et les limpides chants

Tant de choses mauvaises ?

C'est peut-être que Dieu, qui met le diamant

Dans une pierre close

Et le serpent sous l'herbe, a placé son aimant

Au fond de chaque chose.

Et, comme en chaque rêve adorable ou fatal,

En tout ce qui respire,

C'est toujours sous le bien que se cache le mal,

Et le beau sous le pire ;

Où l'un trouve à plaisir des monstres effrayés

Et des replis sans nombre,

L'autre voit des gazons et des chemins frayés,

Pleins d'harmonie et d'ombre.

Ainsi, quand des méchants contre le feu vainqueur

La colère s'édente,

Nous autres, nous savons au fond de notre cœur

Garder la lampe ardente.

Qu'ils voient dans l'avenir et couvent dans leur sein

Le malheur et l'envie,

Le calcul soucieux de quelque noir dessein

Qui leur use la vie !

Mais nous, insoucieux du mal et du tombeau,

Tournons les yeux sans cesse  
Vers ce que Dieu jeta de suave et de beau  
Parmi notre paresse !

Les chansons des oiseaux chez nous expatriés,  
Les transparentes gazes,  
Les tulipes en or, les champs coloriés,  
Les caprices des vases,

Les lyres, les chansons, les horizons de feu,  
Le zéphyr qui se pâme !  
Pourquoi chercher ailleurs l'azur du pays bleu ?  
Nous l'avons dans notre âme.

Théodore de Banville (1823–1891)